LE FLIBUSTIER

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11392-5-8.

JEAN RICHEPIN

LE FLIBUSTIER

COMÉDIE EN VERS, EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène de la COMÉDIE-FRANÇAISE
le lundi 14 mai 1888.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR
13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

1888

A

MON VIEIL AMI

LE

MAITRE PEINTRE

TANZI

CET OUVRAGE EST

DÉDIÉ

J. R.

N. B. — Pour les droits de représentation en province et à l'étranger, s'adresser à M. Roger, agent de la *Société des Auteurs Dramatiques*.

Pour le décor, la plantation des meubles et la mise en scène détaillée, de tous points conforme aux indications de l'auteur, s'adresser à M. Léautaud, à la *Comédie-Française*.

PERSONNAGES

FRANÇOIS LEGOËZ . . .	MM.	GOT.
JACQUEMIN		WORMS.
PIERRE.		LAROCHE.
JANIK.	Mmes	WORMS-BARRETTA.
MARIE-ANNE.		PAULINE GRANGER.

Pêcheurs, femmes de pêcheurs, jeunes filles.

La scène se passe à Saint-Malo, fin du XVIIe siècle.

Le décor représente le logis d'un vieux marin, ancien patron au cabotage. Armes, pavillons, modèles de bateaux, coquillages, images d'Epinal. Sur la cheminée, une statuette de la Vierge.

A droite, un âtre où bout une marmite. Devant l'âtre, une petite table flanquée de deux escabeaux.

A gauche, une porte donnant dans une autre pièce.

Au fond, à gauche, une porte toujours ouverte par le haut et donnant sur la rue ; à droite, une large fenêtre par où l'on voit les remparts et la pleine mer.

Entre la fenêtre et la porte, un buffet.

A gauche, au premier plan, une grande table massive, et, près de la table, des chaises.

Devant la fenêtre, un fauteuil.

LE FLIBUSTIER

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LEGOËZ, JANIK, MARIE-ANNE

Au lever du rideau, Marie-Anne est accroupie devant l'âtre, occupée à faire du filet et, de temps en temps, à fourgonner le feu sous sa marmite; Janik est près de la fenêtre ouverte, face au public, et chante en travaillant à son métier de dentelière; Legoëz, assis de l'autre côté de la fenêtre, l'écoute et tout à la fois contemple la mer.

JANIK, continuant son travail et sa chanson.

Dit en pleurant la fille du roi :
Ne partez pas, on vous en supplie;
A ma couronne vous aurez droit...
Mais il pensait à sa mie,
Lon la,
Mais il pensait à sa mie.

Et comme alors soufflait le suroit,
Et que sa nef était d'or emplie,
Il fit soudain le signe de croix,
Et mit le cap vers sa mie,
Lon la,
Et mit le cap vers sa mie.

Elle se lève en battant des mains joyeusement, et s'écrie :

Et voilà !

MARIE-ANNE.

Ta besogne est finie ?

JANIK.

En chantant,

Oui donc.

MARIE-ANNE.

Brave enfant !

JANIK, se retournant vers Legoëz.

Mais, tu n'as pas l'air content,

Toi, grand-père ?

Lui montrant son ouvrage.

Regarde. Une aune de dentelle,

C'est beau, pourtant.

LEGOËZ.

Dame, oui ; mais comment finit-elle ?

JANIK, un peu moqueuse.

Ma dentelle ?

LEGOËZ.

Non pas. Ta chanson, s'il te plaît.
Je suis le bec dans l'eau, sans le dernier couplet,
Et c'est là justement qu'elle est le plus touchante.

JANIK.

Bah ! Tu la sais par cœur; tous les jours je la chante.

LEGOËZ.

Bien sûr, que je la sais ! C'est moi qui te l'appris.
Mais, passant par ta bouche, elle en a plus de prix.
Qu'importe que depuis longtemps je la connaisse !
Elle se rajeunit, mignonne, à ta jeunesse ;
Et quand tu me la dis avec ta douce voix,
Je crois que je l'entends pour la première fois.
Achève. Qu'advient-il du marin, je te prie,
Et de son grand bateau chargé d'orfèvrerie ?

JANIK, chantant.

Et sans vouloir la fille du roi,
Dessus les flots de la mer jolie
A Saint-Malo s'en revint tout droit,
Où l'attendait sa mie,
Lon la,
Où l'attendait sa mie.

LEGOËZ, se levant.

Ainsi reviendra-t-il, tout droit vers Saint-Malo,
Lui que nous attendons, le gas parti sur l'eau.
Cher petit-fils, dernier descendant de ma race !
Avant que de mourir, il faut que je l'embrasse ;

Et je l'embrasserai, vois-tu, j'en suis certain.
Nous l'embrasserons tous, Janik. Un beau matin,
Il nous débarquera de sa nef pavoisée,
Et cousine Janik deviendra l'épousée
D'un riche capitaine et d'un vaillant garçon,
Fidèle et cousu d'or, comme dans la chanson.

JANIK.

Hélas ! voilà quinze ans qu'il s'est en allé mousse !

LEGOËZ.

Il n'en avait que dix, alors. Quelle frimousse
De fier gaillard ! Quels yeux quand il guignait le flot !
Comme il promettait bien d'être un fin matelot !
Qu'il était beau, Janik ! Plus beau que ta dentelle.
Rappelle-toi.

MARIE-ANNE.

Comment se rappellerait-elle ?
Janik avait quatre ans quand le cousin partit.

LEGOËZ.

C'est, ma foi, vrai. Quatre ans !

MARIE-ANNE.

Lui, dix. Pauvre petit !
Embarquer ça, si jeune !

JANIK.

Oui, pourquoi ?

LEGOËZ.

Eh! mes filles,
Parce que c'est l'usage ainsi dans les familles.
Ce n'est pas à toujours respirer le même air
Que l'on devient marin, c'est à humer la mer.
Il faut partir enfants pour revenir des hommes.

JANIK.

Voilà huit ans passés, grand-père, que nous sommes
Sans nouvelles.

LEGOËZ.

Huit ans, belle affaire ! Huit ans !
Bah! Mais on n'en avait jamais, moi, de mon temps,
Des nouvelles ! Je suis revenu tout de même.

JANIK.

Qui sait s'il pense à nous seulement et s'il m'aime?

LEGOËZ.

N'en doute pas. A quoi pourrait-il bien penser ?

MARIE-ANNE.

N'importe! Vous avez beau dire, à fiancer
Des enfants, comme c'est parmi vous la coutume
On se prépare trop d'angoisse et d'amertume.
Si c'était à refaire...!

JANIK, suppliante.

Oh ! non, pas ce regret,
Ma mère.

MARIE-ANNE, à Legoëz.

Mais enfin, votre gas reviendrait,
Que vous ne sauriez pas même le reconnaître.

LEGOËZ.

Aussi vrai que le jour luit par cette fenêtre,
Je le reconnaîtrai, mon gas.

MARIE-ANNE.

A quoi?

LEGOËZ.

Comment,
A quoi? Mais à tout, certe, et rien qu'à son gréement.
Pas roulant, cuir tanné, le bonnet sur l'oreille,
Le...

MARIE-ANNE.

Tous ces matelots sont d'allure pareille.

LEGOËZ.

L'air d'un brave à trois brins, hardi.

MARIE-ANNE.

Tous en ont l'air.

LEGOËZ.

L'œil clair, couleur du flot.

MARIE-ANNE.

Tous ils ont cet œil clair.

LEGOËZ.

Enfin que sais-je, moi? Mais, pour le reconnaître,
J'en suis sûr. J'aurai là quelque chose en mon être
Qui me criera : C'est lui, c'est l'absent revenu !

JANIK.

Oui, grand-père. Car moi, qui l'ai si peu connu,
Je le reconnaîtrais aussi.

LEGOËZ.

Mais oui, fillette.

MARIE-ANNE.

Plus vous avez d'espoir et plus je m'inquiète.
Si triste est le réveil quand le rêve est trop beau.
Montrant la mer.
Il en est tant resté dans ce mouvant tombeau!

JANIK.

Pourquoi toujours douter? Pourquoi ce noir présage?

MARIE-ANNE.

Mais vous êtes si fous!

LEGOËZ.

Mais vous êtes trop sage!
Et puis, vous en voulez à la mer.

MARIE-ANNE.

En effet.
Je ne puis oublier ce qu'elle nous a fait,
Combien de morts déjà...

JANIK.

C'est vrai, pourtant, grand-père.
Pour lui, j'ai peur aussi, parfois.

LEGOËZ.

Espère, espère.
Saint Pierre, le patron des pêcheurs et le sien,
Le protège. D'ailleurs, de mémoire d'ancien,
On n'a jamais ouï raconter sur la côte
Que la mer au dernier d'une race ait fait faute.
La mer nous le rendra.

MARIE-ANNE.

La mer vous a tout pris.
Vos trois filles par elle ont perdu leurs maris.
Vous aviez quatre fils; tous ont péri sur elle.
Nul n'est mort dans son lit de sa mort naturelle.
Cette mer, malgré tout, votre cœur la bénit.
Quel cœur avez-vous donc, et fait de quel granit,
Que vous lui pardonnez quand même, vous, les hommes?
Ah ! ce n'est pas ainsi, nous autres, que nous sommes.

Mon cœur maternel, moi, rien ne l'a consolé
De n'avoir plus le fils que la mer m'a volé.
Et j'aurais confiance en elle ? Non, aucune.
Implacable, à jamais, je lui garde rancune.
Car je la connais trop, la tueuse d'enfants,
La gueuse !

LEGOËZ.

Taisez-vous, ma bru. Je vous défends
D'injurier la mer. Janik, elle extravague;
N'écoute point. Vois-tu, quoi que fasse la vague,
C'est le nom du Seigneur qu'elle chante en passant,
Et quiconque l'insulte, insulte au Tout-Puissant.
Que par elle on prospère ou bien que l'on pâtisse,
Nul n'a le droit de mettre en doute sa justice.
Tout en pleurant ceux-là que prend le gouffre amer,
Ne dis jamais du mal de Dieu, ni de la mer.

MARIE-ANNE.

Pardonnez-moi. J'ai trop parlé. J'ai tort, sans doute.
Mais je ne puis l'aimer, puisque je la redoute.

LEGOËZ, à Janik.

Et toi, fillette ?

JANIK.

Moi, grand-père, je te croi.
Il faut payer sa dîme à la mer comme au roi.
Or, tu payas ta part, et même davantage,
Et la mer te redoit du bonheur en partage.
Si celui qu'on espère y trouvait le trépas,
La mer serait injuste, et la mer ne l'est pas.

LEGOËZ.

Voilà parler !

A Marie-Anne qui hausse les épaules.

Ma bru, si cela vous chagrine,
Tant pis ! Mais Janik, elle, est de race marine.
Vous, vous êtes terrienne et fille de terrien ;
A l'amour de la mer vous ne comprenez rien.
Oui donc ! Appelez-moi vieux fou, si bon vous semble ;
Soit ! Ma Janik et moi, nous serons fous ensemble,
Et nous l'espérerons, sans nous lasser jamais,
Le gas qui reviendra,

Prenant et tapotant la main de Janik.

va, je te le promets,

Chantant avec enthousiasme.

Où l'attendait sa mie,
Lon la,
Où l'attendait sa mie.

JANIK, l'embrassant.

Bon grand-père !

LEGOËZ.

Qui sait ? Tandis que nous causons,
Et qu'à la vieille mer vous cherchez des raisons,
Qui sait s'il n'entre pas dans le port vent arrière,
Le bonnet à la main, en faisant sa prière?

Parlez, les femmes!... Moi, je m'en vais sur le quai,
Voir, comme tous les jours, s'il n'est pas débarqué.

Il sort en reprenant ce refrain, qu'on l'entend fredonner encore dans la rue tandis qu'il s'éloigne.

Où l'attendait sa mie,
Lon la,
Où l'attendait sa mie.

SCÈNE II

JANIK, MARIE-ANNE.

MARIE-ANNE.

Oui, comme tous les jours, hélas! Oui, vainement.
Aussi, Janik, pourquoi dans cet espoir qui ment
L'entretenir? Pourquoi partager sa folie?

JANIK.

Parce que sa vieillesse en est toute embellie,
Qu'il a besoin de croire à cet espoir sacré,
Et parce que j'y crois moi-même.

MARIE-ANNE.

Quoi, malgré
Quinze ans d'absence et huit sans nouvelles! Tu rêves.

JANIK.

Rêver à son bonheur rend les heures si brèves!

MARIE-ANNE.

Ton bonheur!... Un promis que toujours on attend,
Que tu ne connais pas...

JANIK.

Et que j'aime pourtant.
Car je me le figure et le vois, le cher être,
Beau, brave, tel qu'il est, tel qu'il doit reparaître,
Et du retour certain quand le jour aura lui,
Il trouvera mon cœur fidèle et plein de lui.

MARIE-ANNE.

Ah! fille de marin, comme tu te révèles!
Vois un peu, cependant. Aux dernières nouvelles,
Il avait pris service à bord d'un flibustier,
Aux Antilles, là-bas. C'est un rude métier.
Soldat et matelot ; la mer et la bataille ;
Un sort de casse-cou !

JANIK.

C'est un sort à sa taille.

MARIE-ANNE.

Des corsaires, des gueux, et presque des bandits !
Il n'en reviendra pas, c'est moi qui te le dis.

JANIK.

Quel plaisir prends-tu donc à briser mon courage ?

MARIE-ANNE.

Eh ! pourquoi n'es-tu pas raisonnable ? J'enrage
Qu'à des songes trompeurs tu te laisses leurrer.
Je te voudrais heureuse.

JANIK, pleurant.

Et tu me fais pleurer !

MARIE-ANNE, la câlinant.

Janik, voyons, tu sais pourtant bien que personne
Ne t'aime autant que moi. Mais, réfléchis, raisonne.
Contre toi-même ici mon amour te défend.
Quoi ! Je t'immolerais, toi, mon unique enfant,
A cette illusion vainement poursuivie !
Dans un stérile espoir tu passerais ta vie !
Non, non, je ne veux pas. Ce serait inhumain.
Je ne crois qu'au bonheur que l'on tient dans sa main.
Celui-là seul est vrai ; tout le reste est mensonge.
Tu vas sur tes vingt ans, ma Janik, et je songe
A te trouver, parmi nos voisins, un mari.

JANIK, désolée.

Ma mère !

MARIE-ANNE.

Et c'est pourquoi je veux ton cœur guéri
D'un amour chimérique et qui me désespère.
Dis que tu ne crois plus à ce rêve.

JANIK.

Et grand père?
Penses-tu le guérir aussi, le pauvre vieux,
Du seul espoir qui fait ses derniers ans joyeux?
Va, sa folie, à lui, ma mère, est sans remède.

MARIE-ANNE.

Qui sait? A l'en guérir il suffit que l'on m'aide.
Au deuil, dont je suis sûre, on peut l'habituer
Doucement.

JANIK.

Doucement ou non, c'est le tuer.
Tu sais bien que sa vie entière est suspendue
A l'heure du retour si longtemps attendue ;
Tu sais bien qu'il mourrait, croyant que l'autre est mort.
Puis, si le gas, plus tard, revenait, quel remord !
Et comment devant lui nous tenir tête haute
Alors que grâce à nous, mère, par notre faute,
Grand-père aurait fermé les yeux sans le revoir !
Non, non, il ne faut pas, bien sûr. Notre devoir,
C'est d'espérer avec le grand-père et d'attendre.
Et tu le veux ainsi, n'est-ce pas? Toi si tendre,
Si bonne ! Jure-moi que tu le veux ainsi.
Ta bouche dirait non, que ton cœur dirait si.

L'enveloppant et la câlinant de plus en plus.

C'est juré ? Plus de doute ! A la mer plus d'injure !
La foi, la douce foi, comme nous !... Allons, jure.

MARIE-ANNE.

Eh bien ! donc, puisque tu l'exiges, oui.

JANIK.

Merci.
Grand-père heureux par nous, je suis heureuse aussi.

Une cloche lointaine sonne l'angélus.

L'Angélus !

Les deux femmes se signent et marmonnent *l'Ave Maria.*

Et ma tâche à reporter ! Bavarde
Que je suis ! Est-ce beau, ma dentelle, regarde.
Aux armes du Grand-Roi ! Ce sera remarqué.
Adieu.

Se retournant sur le pas de la porte.

Je prends grand-père en passant sur le quai ;
Car sans cela, tu sais, à cligner des paupières
Vers le large, il prendrait racine dans les pierres.

MARIE-ANNE, l'embrassant.

Folle !

JANIK.

A tantôt, maman ! Et ne profite pas
D'être seule pour voir encor du noir là-bas.

Après avoir du geste désigné la mer, elle envoie un dernier baiser à Marie-Anne et se sauve en courant.

SCÈNE III

MARIE-ANNE, seule, près de la fenêtre.

Oui, oui, c'est noir, là-bas. J'ai promis de me taire;
Je me tairai. Mais ils ont beau dire, la terre
Vaut mieux que cette chose et son traître horizon.

Revenant vers l'âtre.

Pauvre grand-père aussi ! La petite a raison :
Ce retour, c'est bien là son unique pensée.
Il mourrait de la mort de son gas annoncée;
Et douter seulement du rêve auquel il croit.
C'est une cruauté dont je n'ai pas le droit.
Il fut si bon pour nous, pour Janik orpheline.

Se remettant à faire du filet.

A la longue, l'espoir toujours trompé décline.
Janik n'a que vingt ans. Rien ne presse. Attendons.
Dieu nous en saura gré plus tard.

SCÈNE IV

MARIE-ANNE, JACQUEMIN.

A la porte paraît Jacquemin. Tournure et costume de matelot breton : face glabre, longs cheveux flottant sur la nuque et autour des tempes, vareuse, grands bas montant à mi-cuisse, bonnet de feutre à la main, l'air embarrassé, un petit baluchon sous le bras.

JACQUEMIN.

Mille pardons,
Ma bonne dame.

Au geste de surprise de Marie-Anne, presque effrayée.

C'est Jacquemin qu'on me nomme.

MARIE-ANNE.

Ah !

JACQUEMIN, sur le pas de la porte.

Est-ce bien ici la maison du bonhomme
François Legoëz ?

MARIE-ANNE.

Oui.

JACQUEMIN, entrant un peu.

Pourrait-on lui parler?

MARIE-ANNE.

Oui donc.

Lui offrant une chaise.

Remettez-vous. Il vient de s'en aller;
Mais il sera bientôt de retour. Je l'espère.

JACQUEMIN, assis au bord de sa chaise.

Il va toujours bien?

MARIE-ANNE.

Oui.

JACQUEMIN.

Sa famille est prospère?

MARIE-ANNE.

Oui, lui; Janik et moi.

JACQUEMIN.

Son petit gas aussi?

MARIE-ANNE.

Pierre? Ah! nul n'en sait rien.

JACQUEMIN.

Il n'est donc pas ici?

MARIE-ANNE.

Non, dame. Il est en mer.

JACQUEMIN.

Où?

MARIE-ANNE.

Sur les caravelles
Des flibustiers, et l'on n'a plus de ses nouvelles
Depuis huit ans.

JACQUEMIN, se levant, désespéré.

Adieu, Pierre, mon pilotin!
J'avais un doute encor. Maintenant c'est certain.

MARIE-ANNE.

Que dites-vous?

JACQUEMIN, parlant comme à lui-même.

A moins... Mais non, non! Un corsaire.
Avec les Espagnols, c'est la règle : on lui serre
La corde au cou...

MARIE-ANNE.

Grand Dieu! Quoi! J'ai mal entendu.

JACQUEMIN.

Las! non. Flibustier pris, c'est flibustier pendu.

MARIE-ANNE.

Voyons, expliquez-vous, monsieur, je vous en prie.

JACQUEMIN.

Voilà. Nous étions deux, de la même patrie :
Saint-Malo, Saint-Servan; et l'on nous appelait
Les deux frères bretons, car on se ressemblait
Comme chaque Breton à chaque autre ressemble;
Et les jours de bataille on cognait dur ensemble;
Et ça dura cinq ans, de plus en plus amis.
On parlait d'ici, dame, et l'on s'était promis
Qu'après les sept ans pleins passés comme de juste
A tenir jusqu'au bout le pacte de flibuste,
S'il n'en restait plus qu'un, il viendrait au pays
Annoncer le trépas de l'autre. J'obéis.

MARIE-ANNE.

Mais en êtes-vous sûr?

JACQUEMIN.

J'avais une espérance,
De retrouver mon Pierre en arrivant en France,
Et jusqu'à tout à l'heure encore je l'ai cru.
Je ne l'ai pas vu mort. Il avait disparu.
C'était un soir, voilà quatre ans, devant la rade
De Saint-Pierre... (hélas! oui, le nom du camarade!)

Ah! quel combat! Jamais, depuis les temps jadis,
On n'a vu le pareil, jamais. Un contre dix!
Notre bateau tout seul contre une flotte entière!
Et l'on avait du sang jusqu'à la jarretière.
Mais quoi! Quand notre pont ne fut plus qu'un débris,
Il fallut bien céder; et le bateau fut pris.
Moi, je passai pour mort. A l'eau! Comment, sur terre,
Je me retrouvai, seul et ranimé, mystère!
Mais lui, lui, je l'ai vu, sur le gaillard d'avant,
Entouré d'Espagnols, tenant tête, et vivant.
En tombant je pensais : — Ça va bien; il les charge;
Sur un bout d'aviron il gagnera le large. —
Hélas! A Saint-Domingue on ne le revit plus.
Alors je me suis dit : — Peut-être que le flux
L'a conduit vers des gens qui retournaient en France. —
Qu'il y restât depuis, j'en eus de la souffrance.
Il devait revenir avec nous; c'était mieux.
Cependant je songeais : — Il est là-bas, joyeux,
Avec son bon grand-père et sa belle cousine.
Il a vu mes parents, car ma ville est voisine. —
Et je rentre, et je crois le trouver, et voilà :
Mes vieux parents sont morts, et Pierre n'est pas là.

MARIE-ANNE.

Ah! le pauvre grand-père, hélas! Comment s'y prendre
Pour lui dire...? Et pourtant...

JACQUEMIN.

D'autant que je dois rendre
A qui de droit, et par conséquent à l'ancien,
Ce qu'a laissé le gas. Ce coffre était le sien,

Et je l'ai repêché par bonheur à mer basse.

Il défait son baluchon et en tire un à un des objets.

Du linge, un boujaron fait d'une calebasse,
Un brin de buis breton, et ce vieux chapelet
De Saint-Malo, voilà l'héritage au complet.

MARIE-ANNE, considérant le chapelet.

C'est bien son chapelet. On en avait la paire.
Il emporta l'un. L'autre est celui du grand-père.

JACQUEMIN.

L'ancien aura les deux maintenant.

MARIE-ANNE.

Quel métier!
Voir de son petit-fils un grand-père héritier!
Si ce n'est pas injuste!

Montrant le poing à la mer.

. Oh! la mer inhumaine!

JACQUEMIN.

Je la reprends pourtant, moi, dans une semaine.
Que voulez-vous! On est marin. Triste ou joyeux,
C'est encore à la mer qu'un marin vit le mieux.
Le vent souffle. Adieu vat! Et vogue la flibuste!
Pourtant, cette fois-ci... Ce qui me tarabuste,
C'est d'apprendre à l'ancien que l'autre trépassa.
Je ne saurai jamais comment lui dire ça.

MARIE-ANNE.

Bien sûr, dame ! Ça va lui faire une secousse.
Il en mourra.

JACQUEMIN, insinuant et gêné.

Mais vous !.. Une femme est plus douce.
Elle trouve des mots câlins et fins voiliers.
C'est lâche, n'est-ce pas ? Mais..., si vous lui parliez,
Pour commencer, un peu..., le premier abordage...,
Sans lui dire qu'on l'a hissé par un cordage,
Ni même qu'il est mort, dame, bien entendu ;
Mais comme quoi voilà son bien, qu'il s'est perdu,
Qu'à la bataille il fut le plus brave des braves,
Qu'il ne reste plus rien de lui que ces épaves,
Enfin, ce que j'ai dit, mais mieux, et tendrement,
Pour que le coup de mer s'étale en flot dormant.

MARIE-ANNE.

Oui, oui, je tâcherai. J'arrangerai l'histoire.

JACQUEMIN.

D'ailleurs, c'est bien compris : la mort n'est pas notoire.

MARIE-ANNE.

Sûre, quand même.

JACQUEMIN.

Oui donc, c'est comme si, pas moins.

MARIE-ANNE, montrant les objets tirés du baluchon.

Puis, les objets sont là, qui servent de témoins.

JACQUEMIN.

Mais, ne les montrez pas d'abord.

MARIE-ANNE, les enveloppant dans le filet.

Soyez sans crainte ;
Je les découvrirai quand j'y serai contrainte,
Pas avant.

On entend des pas au dehors.

Est-ce lui ? J'entends quelqu'un marcher
Au bas de la rue.

Regardant dehors.

Oui.

Poussant Jacquemin vers la porte de gauche.

Entrez là vous cacher.
A vous voir si tremblant, j'ai peur qu'il ne comprenne.
Allez !

Elle l'enferme dans la chambre de gauche.

SCÈNE V

MARIE-ANNE, *seule.*

Le jour a baissé peu à peu vers le milieu de la scène précédente, et la nuit continue venir jusqu'à la fin de l'acte.

Comment me faire une mine sereine,
Moi-même ? J'ai le cœur si gros ! Mais, plus d'émoi !
Soyons brave. Jésus, Marie, inspirez-moi.
Par bonheur, le jour baisse. Ainsi sur mon visage
On lira moins d'abord le funèbre présage.

Tout en parlant, elle s'est assise sur un escabeau.

SCÈNE VI

MARIE-ANNE, LEGOËZ, JANIK.

LEGOËZ, entrant et allant vers l'âtre.

Ouf ! je suis las.

JANIK, entrée derriere lui.

Dame !

LEGOËZ, s'asseyant dans l'âtre.

Ouf ! Que c'est bon de s'asseoir !

Après un moment de silence.

Toujours rien ! Ce n'est pas encore pour ce soir.
Ce sera pour demain, après-demain, n'importe !
L'espoir qu'emporte un jour, un autre le rapporte.
Puis, aussi bien, la mer est bourrue aujourd'hui.

MARIE-ANNE, sans se lever.

Et, si l'on vous donnait des nouvelles de lui !...

LEGOËZ.

Du gas?... Vous en avez?

Il court à elle.

MARIE-ANNE.

Peut-être.

JANIK, la pressant.

Dis. Oh! vite,
Vite, maman.

LEGOËZ, impatient.

Oui.

A Marie-Anne qui détourne la tête.

Mais... votre regard m'évite.
Les nouvelles sont donc mauvaises?

MARIE-ANNE, le voyant chanceler.

Non. Non point.

LEGOËZ.

Ah! je respire!... Alors?

JANIK.

Dis!

MARIE-ANNE.

Mais de point en point
Laissez-moi vous conter... L'histoire est longue.

JANIK.

Abrège.

LEGOËZ, s'exaltant.

Enfin, il vit, bien sûr il vit.

MARIE-ANNE.

Que vous dirais-je ?

LEGOËZ, s'exaltant de plus en plus.

Pardieu, s'il était mort, sans biais superflus
Vous m'auriez dit : — La chose est la chose. Il n'est plus —
Mais non, non! Rendons grâce à la bonté divine.
Il vit!

JANIK, anxieuse, à sa mère.

Oui, n'est-ce pas?

MARIE-ANNE, très émue.

Écoutez...

LEGOËZ, à Janik en montrant Marie-Anne.

Je devine.
Elle a bon cœur, tu sais, Janik ; elle a jugé
Qu'un bonheur trop soudain me rendrait fou, que j'ai
Le chef près du bonnet, que je mourrais de joie
En le voyant! Alors, avant que je le voie,
Elle veut préparer le choc tout doucement.

JANIK, qu'il tient embrassée

C'est cela, c'est cela. Sois béni, Dieu clément !
Il est revenu.

MARIE-ANNE.

Mais...

JANIK.

O ma mère chérie,
Quel bonheur !

MARIE-ANNE.

Cependant...

LEGOËZ, à Marie-Anne.

Regardez, je vous prie;
Je suis calme. Si j'ai des larmes dans les yeux,
Si mes mains tremblent, c'est parce que je suis vieux.
Mais je suis fort aussi. N'ayez pas peur!

JANIK, qui a découvert le baluchon caché sous le filet.

Grand-père,
Tiens! Un coffre! Voilà des preuves, çà, j'espère.

MARIE-ANNE, à part.

Comment faire?

JANIK, à Legoëz qui considère avec elle les objets.

Du buis!

LEGOËZ.

Et mon vieux chapelet !

Il le baise.

MARIE-ANNE, à part, regardant vers la gauche.

Il faut qu'il dise, lui, la chose comme elle est.

Avec un geste décidé, en allant vers la porte de gauche.

Oui !

LEGOËZ, les bras au ciel.

J'aurai donc sa main pour fermer ma paupière!

MARIE-ANNE, ouvrant la porte de gauche, à Jacquemin.

Venez vite.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JACQUEMIN.

JANIK, apercevant Jacquemin qui entre.

C'est lui.

LEGOËZ, courant vers Jacquemin.

Mon petit gas, mon Pierre,
Mon enfant!

MARIE-ANNE, stupéfaite.

Dieu!

JACQUEMIN, ne sachant que dire.

Mais...

MARIE-ANNE, bas, à Jacquemin.

Tant pis! Dites comme lui.

LEGOËZ, à Jacquemin.

Mais embrasse-moi donc. Je suis ton grand-père.

JACQUEMIN, en hésitant.

Oui,
Grand-père.

LEGOËZ, après l'avoir longuement embrassé.

Et tu n'as pas oublié, j'imagine,
La petite Janik, ta cousine?

Il le pousse vers elle.

JACQUEMIN, prenant la main qu'elle lui tend.

Cousine...

LEGOËZ, le voyant tout interdit.

Dame, quand tu partis, vous n'étiez pas bien grands
L'un ni l'autre, hein ? Toi, dix ans ; elle, quatre ans.
On pousse. On change. A peine on peut se reconnaitre.
Comme te voilà dru ! Viens près de la fenêtre,
Viens, petit, qu'à loisir je te regarde mieux.

Il l'y conduit et le considère.

C'est qu'à présent, sais-tu, je n'ai plus de bons yeux.
Tout de même, c'est bien mon gas, fils de vrais hommes.
A vingt-cinq ans, ma bru, voilà comme nous sommes,
Nous autres !... Seulement, tu n'es pas bien hardi.
Tu ne dis rien.

MARIE-ANNE.

Il est un peu comme étourdi.
Son arrivée. Et puis...

LEGOËZ, clignant de l'œil.

Janik qui le regarde,
N'est-ce pas? Et moi qui bavarde, qui bavarde!
Ah! c'est que j'ai besoin de parler, moi, bon Dieu!
Je voudrais dire à tous : — Je l'ai, je l'ai, mon fieu!

JANIK.

Grand-père, à nos voisins si l'on contait la chose?

LEGOËZ.

Oui donc. Viens, Pierre!

MARIE-ANNE.

Non; laissez, qu'il se repose.
Il arrivait à pied de Granville.

LEGOËZ.

En ce cas,
Restons.

MARIE-ANNE.

Allez-y, vous.

JACQUEMIN.

Oui.

LEGOËZ.

Tu le veux, mon gas.
Viens, Janik. Les amis ont droit à notre fête.

Il sort en entraînant Janik.

SCÈNE VIII

MARIE-ANNE, JACQUEMIN.

JACQUEMIN, anéanti.

Et puis, comment sortir de là ?

MARIE-ANNE.

L'erreur est faite.
Dire la vérité maintenant, pas moyen.

JACQUEMIN.

Alors ?

MARIE-ANNE, résolument.

Vous repartez quand ?

JACQUEMIN.

Dans cinq, six jours.

MARIE-ANNE.

Bien !

Il faudra jusque là respecter sa folie.
Puis vous prétexterez un pacte qui vous lie.
Ces pactes-là, pour un vieux marin, sont sacrés.
Il n'osera rien dire, et vous repartirez.
Mais, croyant avoir vu son fils, l'âme contente,
Il vieillira, tranquille, en sa nouvelle attente,
Avec votre mémoire emplissant la maison.

JACQUEMIN.

Je ne peux pas, vraiment. C est une trahison.
Quoi, tromper ce brave homme ainsi ! Lui faire un conte...

MARIE-ANNE.

Devant Dieu qui m'entend, je prends tout à mon compte.
Et si c'est un péché, qu'il retombe sur moi !

JACQUEMIN.

Soit! J'obéirai.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LEGOËZ, JANIK, des PÊCHEURS, VIEUX, VIEILLES, FILLES, ENFANTS.

LEGOËZ, de la porte, en montrant Jacquemin à un vieux pêcheur.

Tiens, regarde.

LE VIEUX PÊCHEUR.

Eh! oui, ma foi!
C'est Pierre. Qu'il est grand!

UNE JEUNE FILLE.

Comme il a bonne grâce!

LEGOËZ, au premier vieux pêcheur.

Un vrai marin!

LE PREMIER VIEUX PÊCHEUR.

Oui donc.

A Jacquemin.

Viens ça, que je t'embrasse.
Ah! je t'ai fait sauter des fois sur mes genoux.

UN AUTRE VIEUX PÊCHEUR.

Et moi donc! Il était toujours fourré chez nous!

LE PREMIER VIEUX PÊCHEUR.

Il ne nous connaît plus.

LEGOËZ.

Dame! quinze ans d'absence!

UNE TRÈS VIEILLE FEMME, appuyée sur sa canne.

Je ne l'ai plus revu, moi, depuis sa naissance;
Mais c'était déjà bien le gaillard que voici.

TOUS, riant.

Ah! ah!

LA JEUNE FILLE, à Janik.

Dis donc, Janik, veux-tu changer?

JANIK, gaîment.

Merci.

JACQUEMIN, serrant les mains de tous.

Ah! mes amis!

LEGOËZ.

Allons! vous tous, soyez des nôtres!
Janik, du cidre. A la santé les uns des autres!
A la santé surtout des garçons loin d'ici!

Montrant triomphalement Jacquemin.

Car, si la mer en prend, elle en rend bien aussi.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LEGOËZ, JACQUEMIN, JANIK, MARIE-ANNE.

Ils sont à table, achevant le repas de midi : le grand-père entre Janik et Jacquemin et Marie-Anne près de sa fille.

JACQUEMIN.

Une autre fois, c'était près de la Guadeloupe,
Avec trois bâtiments, trois, dont une chaloupe,
Nous avons déconfit (et, je vous en réponds,
Bellement) douze nefs, je dis douze, à trois ponts.

LEGOËZ, cognant la table du poing.

Ah ! par exemple, non ! Là, le gas nous en conte.

JACQUEMIN.

Du tout.

LEGOËZ.

Ces Espagnols ! Ils n'avaient pas de honte !
Douze vaisseaux, quand vous, vous n'en aviez que trois!

JACQUEMIN.

Trois.

LEGOËZ.

Et vous les avez battus ?

JACQUEMIN.

Un peu, je crois.
Tous tués !

MARIE-ANNE et JANIK, avec un mouvement d'effroi.

Oh !

JACQUEMIN, répondant à leur mouvement.

Ce sont des âmes scélérates.
Songez ! Nous traiter, nous, des marins, en pirates !
Qui tombait dans leurs mains vivant, était pendu.
Mais c'était, comme on dit, mal prêté, bien rendu ;
Car de leurs douze nefs, il n'en resta pas une,
Et la mer, ce soir-là, quoiqu'il fît clair de lune,
Fut rouge et tout en feu comme au soleil couchant.

MARIE-ANNE.

C'est affreux.

JANIK, bas, à sa mère.

Tout de même, il n'a pas l'air méchant,
Regarde.

LEGOËZ.

Et les Anglais, tu ne m'en parles guère ?

JACQUEMIN.

Mais c'est aux Espagnols que nous faisions la guerre.

LEGOËZ.

Tant pis ! J'aimerais mieux si c'était aux Anglais.

JACQUEMIN.

Nous leur avons aussi chanté quelques couplets
A l'occasion.

LEGOËZ.

Bon ! Et salés, je suppose ?

JACQUEMIN.

Oui.

LEGOËZ.

Dis un peu.

JACQUEMIN.

Mais c'est encor la même chose :

Avec les flibustiers, c'est toujours au refrain
L'autre qui danse, et nous qui jouons du crincrin.

JANIK, bas, à sa mère.

Tu vois comme il est gai, ma mère, autant que brave.

LEGOËZ, à sa bru.

Marie-Anne, allez donc nous quérir à la cave
Du vin.

Marie-Anne se lève et se dirige vers la porte de gauche.

A Jacquemin.

Ça fait couler le cidre.

JACQUEMIN.

Merci, non.

LEGOËZ, à Marie-Anne qui s'est arrêtée.

Allez quand même.

MARIE-ANNE.

Oui, oui.

Elle sort par la porte de gauche.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins MARIE-ANNE.

LEGOËZ, à Jacquemin.

C'est un vin de renom.
Il me vient de Bordeaux.

JACQUEMIN.

Quand il viendrait de Rome,
Il ne vaut point le cidre, âpre et fleurant la pomme.
Ah! j'en ai bu, là-bas, toutes sortes de vins,
Pris sur les Espagnols, des plus vieux, des plus fins,
Alicante, Xérès, Porto, que sais-je encore!
Mais nul, de quelque nom fameux qu'on le décore,
Ne m'a fait oublier la boisson des aïeux,
Ce bon cidre breton, raide au cœur, clair aux yeux,
Qui vous ragaillardit le courage et la mine,
Et qui, lorsqu'un rayon de soleil l'illumine,
Ressemble aux cheveux d'or des filles du pays.

LEGOËZ, à Janik.

Te voilà bouche bée et les yeux ébahis,
Janik! Ah! le mâtin te tient dans son sillage.
On apprend à parler, vois-tu, quand on voyage.

JANIK, rougissant.

Mais, grand-père,...

JACQUEMIN, troublé.

Pardon. j'ai trop parlé.

LEGOËZ.

Non point.
Toutes voiles dehors! Ne cherche plus le point,
Tu l'as trouvé. Navigue au plus près sans attendre.

Le poussant du coude.

Va donc, roucoule-lui quelque chose de tendre.

JACQUEMIN, tres gêné et respectueux, à Janik.

Croyez-bien...

JANIK, même jeu.

Je vous crois, mon cousin.

LEGOËZ.

Sont-ils fous !
Ah ! ça, voulez-vous bien ne pas vous dire vous!
Quels drôles d'amoureux, tout confits en vergogne !

A Jacquemin.

De mon temps, on mettait plus d'âme à la besogne ;
Et, tout vieux que je suis, je t'y ferais quinaud.
Benêt, va !

SCÈNE III

Les Mêmes, MARIE-ANNE.

MARIE-ANNE, rentrant avec une bouteille.

Qu'avez-vous ? Quoi donc ?

LEGOËZ, lui montrant successivement Janik et Jacquemin.

Cet air penaud,
Regardez-moi, le nez baissé, sans rien répondre ;
Et l'autre qui rougit comme un coq prêt à pondre.

MARIE-ANNE.

Mais pourquoi ?

LEGOËZ.

Parce qu'ils ont peur de se choyer,
Que je leur dis de rire et de se tutoyer,
Et qu'ils trouvent cela très mal, à ce qu'il semble.

Il débouche la bouteille et verse du vin.

MARIE-ANNE.

Voilà si peu de temps, vraiment, qu'ils sont ensemble.

LEGOËZ.

Eh! bon Dieu! sont-ils pas unis depuis quinze ans?
Et quand se diront-ils des mots doux et plaisants,
Si, pour le peu de jours que le gas reste à terre,
L'un ne veut point parler et l'autre doit se taire.

MARIE-ANNE.

Ils font bien. A quoi bon s'apprêter des regrets?
Ils auront tout loisir de se choyer après,
Quand le gas reviendra de son prochain voyage.
Nous avons jusque-là remis le mariage.
Se quitter, s'aimant trop, les rendrait plus chagrins.

LEGOËZ, *buvant.*

Ah! que vous savez mal l'humeur des vrais marins!
Mais ces bons souvenirs d'amour, c'est ça, que diantre,
Qui leur met une flamme aux yeux, du cœur au ventre,
Et qui les rend hardis, batailleurs et chantants.
Sans compter, qu'après tout, le bon temps n'a qu'un temps,
Et n'eût-on que trois jours à s'aimer, il est sage,
Quand Dieu veut les offrir, de les prendre au passage.

MARIE-ANNE.

Mais cependant...

LEGOËZ, *lui montrant Janik, tres émue.*

Voyez sa joue en floraison.
N'est-ce pas, ma Janik, que le vieux a raison,
Et que les mots d'amour, malgré ton air farouche,
Ont besoin de monter de ton cœur à ta bouche?

Allons, parle. Il n'est pas à ton goût, donc, mon gas?
Beau? Fier?

JANIK, baissant les yeux.

Je ne dis pas.

LEGOËZ.

Comment! Tu ne dis pas!
Alors il est vilain?

JANIK.

Non, dame.

LEGOËZ.

Sans courage?

JANIK.

Oh! non.

LEGOËZ.

Mauvais marin renâclant à l'ouvrage?

JANIK.

Je ne crois pas.

LEGOËZ.

Enfin, quoi! Tel que le voici,
Il n'a pas l'agrément de te plaire.

JANIK, *naïvement.*

Mais si.

LEGOËZ, *triomphant.*

Allons donc!

MARIE-ANNE, *à part.*

Que fait-il?

LEGOËZ, *à Jacquemin.*

Et toi, la bouche close,
Tu ne te sens pas là pour elle quelque chose?
Elle n'a pas bon air, bon cœur, l'esprit subtil,
Des yeux?... Ah! mon gaillard, comment te les faut-il,
Si devant ces yeux-là, plus clairs que des étoiles,
Tu n'as pas l'âme en fête et du vent dans les voiles?

MARIE-ANNE.

Mais...

LEGOËZ.

Taisez-vous, ma bru.

MARIE-ANNE.

Pourtant...

LEGOËZ.

Faites un nez
D'une aune, il ne m'en chaut. C'est vous qui les gênez,
Vous voyez bien.

MARIE-ANNE.

Comment?

LEGOËZ.

Oui, vous. Et moi de même.
Il faut être à deux, seuls, pour se dire : je t'aime.
Tiens! Je n'ai pas encor fait mon tour sur le quai.
Allons!

Il se lève, et tous l'imitent.

Mais j'ai besoin d'être un brin remorqué
Aujourd'hui. Cidre, vin, le tout si délectable!

Prenant le bras de Marie-Anne.

Votre bras.

MARIE-ANNE, montrant la table à desservir.

Mais...

LEGOËZ.

Ils vont débarrasser la table,
Laissez.

MARIE-ANNE.

Quoi!

LEGOËZ.

Venez donc!

MARIE-ANNE, voulant aller parler à Janik.

Janik...,

LEGOËZ, entraînant dehors Marie-Anne.

Elle a vingt ans.
N'empêchez pas les fleurs de pousser au printemps.

Ils sortent tous les deux.

SCÈNE IV

JACQUEMIN, JANIK.

Ils sont chacun d'un côté de la scène, parlant à part soi, tandis que Janik dessert la table et range les objets dans le buffet.

JACQUEMIN, à part, en faisant machinalement du filet.

Elle doit me trouver stupide. Mais que faire?
Il fallait tout lui dire. Or, la maman préfère
Qu'elle ne sache pas que nous avons menti.
Elle l'en instruira quand je serai parti,
Dit-elle. En attendant, j'ai l'air d'un Nicodème
A rester là tout coi, sans lui dire : je t'aime.

JANIK, à part.

Pour un brave à trois brins, batailleur sans quartier,
Mon Dieu! comme c'est donc timide, un flibustier!
Je ne peux pourtant pas lui parler la première.

JACQUEMIN, à part, la regardant aller et venir.

Qu'elle est gentille! Quels beaux yeux pleins de lumière
Comme j'aurais béni le ciel à deux genoux
De trouver la pareille en revenant chez nous!
Mais non. Je n'étais plus attendu par personne.
Ni parents, ni promise, hélas!

JANIK, à part.

Il se raisonne;
Car les vrais amoureux sont les plus hésitants.
Il va se décider. Mais il y met le temps
Tout de même.

Toussotant.

Heum! heum!

JACQUEMIN, à part.

Mon silence est étrange,
Je le vois bien. Mais quoi? Que lui dire? O cher ange,
Si j'en avais le droit, combien je t'aimerais!

JANIK, à part.

Il faudra que ce soit moi qui fasse les frais.
Ah! c'est trop fort!... Enfin!....

A haute voix.

Vous ne bavardez guères,
Mon cousin.

JACQUEMIN, à voix étranglée.

Non.

JANIK.

Tantôt, en racontant vos guerres,
Vous n'aviez pas si peur de desserrer les dents.

JACQUEMIN, même jeu.

Sans doute.

JANIK, debout sur un escabeau, près du buffet.

Aidez-moi donc à mettre là-dedans
Ces plats.

Elle lui désigne deux grands plats restés sur la table près de l'âtre

Il faut s'apprendre à faire le ménage.

JACQUEMIN, les apportant, et tout rouge.

Voilà.

JANIK, toujours perchée sur l'escabeau.

Mais qu'avez-vous? Vous semblez tout en nage.
Pour si peu ! Ce n'est pas bien lourd, voyons, pourtant.

JACQUEMIN, se passant la main sur le front.

Le cidre, peut-être.

JANIK, toujours sur l'escabeau.

Oh! On n'en a pas bu tant!
Et puis, il ne doit pas donner si triste mine,
Puisqu'il ressemble, quand le soleil l'illumine,
Aux cheveux d'or...

Elle saute à terre en s'appuyant sur l'épaule de Jacquemin

JACQUEMIN, vivement.

C'est vrai, comme les vôtres, oui.

JANIK, rieuse.

Tiens! voilà la raison de votre air ébloui?

JACQUEMIN.

Oui, c'est!...

A part, avec douleur.

Ah! ne pouvoir avouer que je l'aime!

JANIK.

Mais vous étiez tout rouge et vous voici tout blême.
Pourquoi?

JACQUEMIN.

Je ne sais pas.

JANIK, modestement.

Peut-être vous trouve
Que je vous parle avec des mots peu réservés.
Que je suis curieuse et bavarde?

JACQUEMIN.

Non, certes.

JANIK, de loin.

Dites-moi, mon cousin, pendant les nuits désertes,
Là-bas, quand vous étiez à la barre tout seul,
A quoi pensiez-vous?

JACQUEMIN.

Mais..., au pays..., à l'aïeul,
Au vieux ciel de Bretagne..., à la maison laissée...

JANIK.

Et... c'est tout?

JACQUEMIN, après un silence.

Oui.

JANIK.

Jamais à votre fiancée?

JACQUEMIN, d'un air contraint.

Si, si, bien sûr.

JANIK, se rapprochant un peu.

Et vous n'entendiez pas, souvent,
La chanson que le soir elle chantait au vent,
Lui confiant son cœur avec sa ritournelle
Afin qu'il les portât jusqu'à vous sur son aile?

JACQUEMIN, de plus en plus troublé.

Janik!...

JANIK, se rapprochant encore.

Et le matin, quand le jour arrivait,
N'avez-vous jamais lu les mots qu'elle écrivait
Sur les nuages blancs comme son espérance
Qui s'en allaient vers vous et qui venaient de France?

JACQUEMIN.

Janik, ne parlez pas ainsi, non, par pitié!

JANIK.

Je ne fais rien de mal. C'est de notre amitié
Que je parle. La chose est toute naturelle.

JACQUEMIN, se sauvant d'elle, à part.

Ah! l'aimer n'était rien! Mais être aimé par elle!

JANIK.

Pourquoi me fuyez-vous? Que dites-vous tout bas?
Mon cousin!... Pierre!

Voyant qu'il s'éloigne encore davantage.

Hélas! Pierre!

Se laissant tomber désespérée sur une chaise.

Il ne m'aime pas.

JACQUEMIN.

Mademoiselle... Oh! mais, pardon. Je me retire.
Je crains...

JANIK, le retenant d'un regard suppliant.

Pour m'infliger un si cruel martyre
Que vous ai-je donc fait? Quoi, depuis si longtemps
C'est à lui que je rêve et c'est lui que j'attends!
Ah! filles de marins, quel destin que le nôtre!
On nous oublie ainsi.

Douloureusement et timidement.

Vous en aimez une autre,
N'est-ce pas?

JACQUEMIN, résolument.

Pour ça, non, personne autre.

JANIK.

Vraiment?

JACQUEMIN.

Personne autre, Janik, je vous en fais serment.

JANIK.

Alors?... Alors, Janik vous déplaît?

JACQUEMIN, à part

O souffrance!
Faut-il la laisser croire à mon indifférence,

Quand je l'aime, quand là, d'un seul mot, je pourrais..!
Mais je ne le dois pas.

A voix haute, avec courage et tristesse.

Ecoutez bien. Après
Mon départ vous saurez qu'il m'était impossible
De vous dire pourquoi j'ai l'air d'être insensible...

JANIK, joyeuse.

Vous ne l'êtes donc pas?

JACQUEMIN, effrayé.

Grand Dieu! J'en ai trop dit.

JANIK, tout à fait ravie.

Il m'aime!... Vous m'aimez!

JACQUEMIN, désespéré.

Ah! je suis un bandit,
Un misérable!

JANIK.

Quoi? Que dites-vous?

JACQUEMIN.

Un drôle!
Abuser d'une erreur! Jouer l'infâme rôle
D'un coquin qui se laisse aimer sous un faux nom!
C'est lâche. C'est affreux. Je ne veux pas, non, non.

JANIK, *épouvantée.*

Je ne vous comprends pas. Quel accès de folie...?

JACQUEMIN, *d'une voix haletante.*

Ne me condamnez point, vous, je vous en supplie
Car ce n'est pas ma faute. Il fallait bien mentir
Pour le grand-père. Et puis, je devais repartir
Dans cinq jours. Votre mère, au reste, eut cette idée,
Et non pas moi. La chose enfin fut décidée
Si vite, que je dus obéir sans remord...
Pouvait-on dire au vieux que son gas était mort?

JANIK.

Ciel! Mort!... Mais alors, vous!... Un étranger!... Surprendre
Mes aveux!

Elle se cache la tête dans ses mains.

JACQUEMIN.

Ah! je sais que je dois vous les rendre;
Et vous avez bien vu tout mon cœur révolté
Contre ce vol, commis malgré ma volonté.
Oh! dites-moi que vous m'en croyez incapable,
Que ce crime, dont seul le hasard est coupable,
Vous n'en accusez pas le pauvre Jacquemin,
Et que vous consentez à lui serrer la main,
Car c'est la main d'un bon garçon, digne d'estime,
Qui d'un sort malchanceux, comme vous, fut victime,
Mais qui vaut qu'on en garde un loyal souvenir
Quand il sera parti pour ne plus revenir.

JANIK, prenant la main qu'il lui a tendue.

Je ne vous en veux pas, non.

Accablée.

Mais je vous en prie,
Laissez-moi seule. J'ai l'âme toute meurtrie.

Elle tombe assise en pleurant.

JACQUEMIN.

Du calme ! S'il allait rentrer à la maison,
L'ancien comprendrait tout.

JANIK, se ressaisissant un peu.

Oui, vous avez raison.
Allez le retrouver, vous. Bercez sa chimère,
Il le faut... Ne laissez rien voir... Priez ma mère...
De venir près de moi, si c'est possible, un peu.
Dites-le-lui tout bas, n'est-ce pas.

Éclatant en sanglots.

Ah ! mon Dieu !

JACQUEMIN, voulant s'approcher pour la consoler.

Mais...

JANIK.

Allez. Je serai plus forte tout à l'heure.

Elle se rejette contre la table, la face dans ses mains.

JACQUEMIN, du seuil, la contemplant.

Heureux les morts qui sont aimés, car on les pleure !

Il sort désespéré, tandis qu'elle reste immobile, à sanglotter toute seule.

SCÈNE V

JANIK.

JANIK, seule, se redressant brusquement.

Voyons, ce que j'éprouve est mal. C'est insensé.
C'est criminel. Mon Pierre est mort, mon fiancé;
Et ce n'est pas sa mort qui fait couler mes larmes.
Non, toutes mes rancœurs et toutes mes alarmes
Sont pour l'autre. Ou plutôt (je suis folle, vraiment!)
Cet autre, un étranger, il me semble qu'il ment
Quand il dit que ce n'est pas Pierre qu'il se nomme.
Je le voyais pareil à lui, le fier jeune homme
Que j'ai fidèlement si longtemps attendu.
Comment croire, l'ayant trouvé, qu'il est perdu?
En vain je fais effort à distinguer moi-même
L'un de l'autre. Il n'est qu'un, lui que j'aime et qui m'aime.
Tel je l'avais rêvé, tel il est revenu.
Il n'est pas mort. Il vit! Car je l'ai reconnu.
Ah! je n'ai pourtant pas une âme de parjure.
Sainte Vierge, à mes vœux je ne fais pas injure,
Et je tiens bravement tout ce que je promets,
Puisqu'en l'aimant ainsi, c'est Pierre que j'aimais.

SCÈNE VI

JANIK, MARIE-ANNE.

MARIE-ANNE, entrant vite.

Janik!

JANIK, se jetant dans les bras de sa mère.

Ma mère!

MARIE-ANNE.

Il t'a tout dit, je le devine.

JANIK.

Oui, tout.

MARIE-ANNE.

Ce pauvre Pierre! Hélas! la main divine
Aura jusqu'à la fin été dure pour nous.
Mais, comme dit grand-père, il faut à deux genoux,
Sans se plaindre, accepter tous les maux qu'elle envoie.
Bienheureux qu'on nous laisse encore cette joie
D'épargner au vieillard le coup dont il mourrait!

JANIK, tristement.

Pourquoi ne m'as-tu pas confié ce secret
Tout de suite ? Pourquoi m'avoir aussi trompée?

MARIE-ANNE.

Je craignais que du coup tu ne fusses frappée
Toi-même. Tout cela s'est fait si brusquement!
Ton bonheur fut si vif dans le premier moment!
Te confier la chose alors, c'était te rendre
ste! Et le grand-père ainsi pouvait l'apprendre.
Ta douleur se serait trahie à ton insu,
Et lui, qui t'aime tant, s'en serait aperçu.

JANIK.

Tu crus bien faire, hélas! Et tu fis mal, ma mère.
Après tant de bonheur ma peine est plus amère.

MARIE-ANNE,

J'étais sûre, plus tard, doucement, à loisir,
Avec des mots câlins que j'aurais su choisir,
D'endormir les regrets de ton âme blessée,
Comme aux jours d'autrefois où je t'ai tant bercée.

JANIK.

Va, tes soins désormais resteront superflus.
La peine que j'ai là ne s'endormira plus.

MARIE-ANNE.

Ne parle pas ainsi. Peine d'amour est brève.

JANIK.

Ah! mon amour d'hier n'était qu'amour de rêve.
Il m'était doux et tendre et me charmait, bien sûr;
Mais il flottait comme un nuage dans l'azur,
Vague, changeant de forme aux souffles de la brise.
Il peut s'évanouir sans que mon cœur se brise.
De cet amour, ainsi que d'un rêve envolé,
Mon petit cœur d'enfant, tu l'aurais consolé.
Mais l'amour d'aujourd'hui n'est plus la même chose.
Ah! ma mère, ma mère!...

MARIE-ANNE.

Eh! quoi? Parle.

JANIK, *la tête sur l'épaule de sa mère.*

Je n'ose.
Je me le suis déjà moi-même reproché,
Cet amour; et sans doute est-ce un affreux péché,
Car j'en ai honte.

MARIE-ANNE.

Allons, ma Janik, tête haute.
Tu ne peux pas avoir mal fait.

JANIK, *éclatant.*

Ah! c'est ta faute,
Ma mère! Que veux-tu? J'ai cru que c'était lui,
Et je l'aime à présent.

MARIE-ANNE.

Qui? Jacquemin?

JANIK.

Mais oui.

MARIE-ANNE.

Pouvais-je donc prévoir?.. Ah! je reste étonnée
Que ton âme se soit aussi vite donnée?

JANIK.

Elle était toute à lui devant qu'il fût venu.
Je n'ai fait qu'obéir à mon serment tenu.
Il paraît. A sa vue, en mon âme indécise
Le nuage flottant prend corps et se précise.
C'est lui, c'est l'attendu, c'est le vaillant garçon
Dont parlait le grand-père et que dit la chanson.
C'est lui! Contre son cœur mon cœur est sans défense.
Ne sommes-nous pas l'un à l'autre dès l'enfance?
Tous mes rêves passés vivent en lui, présents,
Et je l'aime en un jour, l'aimant depuis quinze ans.

MARIE-ANNE.

Pardonne-moi, Janik. J'ai manqué de prudence,
C'est vrai.

Se détachant d'elle, et à part.

Mais, après tout, qui sait? La Providence
A de secrets détours et ne fait rien en vain.
Qui sait si ce n'est point par un ordre divin?..

Revenant à Janik.

Il t'aime, n'est-ce pas?

JANIK.

J'en ai la certitude.
Il ne me l'a pas dit; mais tout, son attitude,

Sa peur, sa voix tremblante et son regard troublé,
Et jusqu'à son silence enfin, tout m'a parlé.
Il m'aime d'un amour profond, sincère et tendre;
Et plus il s'est gardé de le laisser entendre,
Plus je l'aime. Si tu savais comme il est grand,
Généreux, bon, loyal, brave, et comme il comprend
Tout ce que nous faisons pour le pauvre grand-père,
Et comme il l'aimerait!... Mais qu'est-ce que j'espère?
Je suis folle.

MARIE-ANNE.

Non pas.

JANIK.

Quoi? Que dis-tu?

MARIE-ANNE.

Je dis
Que c'est un gas au cœur vaillant, aux yeux hardis,
Tel que je souhaitais; et, puisqu'il se présente...
Car, pourquoi pas? Que moi, la mère, j'y consente,
Cela suffit. Et, quant au grand-père, il lui plaît.
On lui racontera la chose comme elle est,
Plus tard.

JANIK.

Mais, que dis-tu, mère? Tu m'épouvantes.
Prends garde. Ce sont là des choses décevantes.
Je n'ose pas y croire, et nous rêvons tout haut.

MARIE-ANNE.

Ma Janik, ton bonheur avant tout, il le faut.

Si je l'accepte ainsi, que Dieu me le pardonne !
Mais il semble que c'est sa main qui te le donne.
Il nous le doit, vois-tu, pour payer tant de morts.
Va, ma fille, tu peux la cueillir sans remords,
La fleur d'espoir par Dieu lui-même ensemencée.
Avec l'homme que veut ton cœur, sois fiancée.

JANIK, ravie.

Oh ! mère !... Mais comment?...

MARIE-ANNE.

Bon, n'aie aucun émoi.
J'arrangerai...

SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, en costume de chercheur d'or, culotte et guêtres de cuir, grand sombrero à la main.

Bonjour, la famille ! C'est moi.

MARIE-ANNE.

Grand Dieu !

JANIK, épouvantée.

Qui, lui ?

PIERRE.

Moi, donc.

JANIK, à sa mère.

Qu'est-ce que veut cet homme,
Ma mère ?

PIERRE, s'avançant vers Janik.

N'est-ce pas Janik, vous, qu'on vous nomme ?

JANIK.

Oui, mais...

PIERRE.

Eh bien ! pourquoi ces airs épouvantés?
Je suis votre cousin, Pierre.

JANIK.

Oh ! non. Vous mentez.

PIERRE.

Ah ! par exemple ! si je mens, que Dieu me damne !
Regardez-moi, voyons, ma tante Marie-Anne.

JANIK.

O ma mère, dis-moi que c'est un étranger,
Je t'en prie.

PIERRE.

En quinze ans d'absence on peut changer.
D'ailleurs, quand je partis, Janik était gamine.
Mais vous, ma tante, vous !

MARIE-ANNE.

Oui, plus je l'examine...

PIERRE.

Vous me reconnaissez ! Quelle est donc la raison
De m'accueillir comme un intrus dans ma maison ?

MARIE-ANNE.

Pardon ! Je vous dirai la chose tout à l'heure.

JANIK.

Mais c'est donc vrai !

Elle pleure.

Mon Dieu ! qu'ai-je fait ?

PIERRE.

Elle pleure !
Comment ! Quand je reviens enfin, riche et joyeux,
Avec de l'or pour vous et pour le pauvre vieux.

Où donc est-il mon brave ancien, que je l'embrasse?
Celui-là n'est pas homme à renier sa race;
Et s'il pleure, lui qui m'aimait si tendrement,
Ce sera dans mes bras et de ravissement.

JANIK, à part.

Hélas! Combien je suis envers lui criminelle!

MARIE-ANNE.

Écoutez, Pierre. Par la justice éternelle
Je vous jure que si nos cœurs semblent navrés...
Mais quand vous saurez tout, vous nous pardonnerez.
Le hasard a tout fait. Le crime n'est point nôtre.

PIERRE.

Quel crime?

MARIE-ANNE.

Voici.

JANIK, qui s'était reculée jusqu'à la fenêtre.

Ciel! le grand-père!

Se cachant la face dans les mains.

Avec l'autre!

PIERRE, se dirigeant vers la porte.

Grand-père...

MARIE-ANNE, le retenant.

Taisez-vous, que je lui parle avant.

Par pitié!

SCÈNE VIII

Les Mêmes, LEGOËZ, puis JACQUEMIN.

LEGOËZ, dès le seuil.

Tiens, quel est cet homme?

JACQUEMIN, entré derrière lui, apercevant Pierre.

Toi, vivant!

Courant pour se jeter dans les bras de Pierre.

Ah! que je suis content de te revoir, mon brave!

PIERRE, l'arrêtant du geste.

Pardon! D'un peu plus loin.

JACQUEMIN.

Qu'as-tu donc? Cet air grave?

Il lui tend la main que Pierre ne prend pas.

PIERRE.

Je devine.

JACQUEMIN.

Comment! Me refuser la main!

PIERRE.

Je ne la serre pas aux traîtres, Jacquemin.

LEGOËZ, qui a écouté jusque-là sans comprendre.

Jacquemin! Que dit-il?

MARIE-ANNE et JANIK.

Mon Dieu!

JACQUEMIN.

Mais...

PIERRE.

C'est infâme.

Je comprends. Il a dû vous dire...

JACQUEMIN.

Sur mon âme

Je te fais serment, Pierre ..

LEGOËZ.

Ah! ça, vous êtes fous!

Montrant Jacquemin.

Lui, Pierre! De qui donc se moque-t-on?

PIERRE, terrible.

De vous.
Oui, grand-père, de vous qu'a trompé cette engeance.
Mais voici votre gas pour en tirer vengeance.

LEGOËZ.

Vous ?

PIERRE.

Oui.

LEGOËZ, se ruant vers Jacquemin et lui montrant Pierre.

C'est lui mon gas ?

JACQUEMIN.

Oui, c'est lui.

LEGOËZ.

Mais alors,
Toi ! Toi !

JANIK, suppliante.

Grand-père !

MARIE-ANNE.

On va tout vous dire.

LEGOËZ, à Jacquemin, d'une voix terrible.

Dehors !
Va-t'en !

JACQUEMIN.

Ecoutez-moi.

LEGOËZ.

Va-t'en sans plus attendre,

Misérable !

JACQUEMIN.

Entendez...

LEGOËZ.

Je ne veux rien entendre.

PIERRE.

M'avoir volé mon nom

LEGOËZ.

Mon cœur !

PIERRE.

C'est un bandit.

JACQUEMIN, *se révoltant.*

Ah ! cependant...

LEGOËZ.

Va-t'en, te dis-je, et sois maudit !

MARIE-ANNE, courant à Legoëz.

Souffrez pourtant que moi...

LEGOËZ.

Non! Sa fourbe est trop claire.

MARIE-ANNE, à Jacquemin, bas.

Partez! Nous calmerons ensuite sa colère.

JACQUEMIN.

M'en aller comme un gueux jeté sur le chemin!
Oh! non, non!

JANIK, allant à lui, et sans être entendue des autres.

Va, c'est toi que j'aime, Jacquemin.

Jacquemin s'en va, ébloui.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LEGOËZ, PIERRE, JANIK, MARIE-ANNE.

Au lever du rideau, Legoëz, Janik et Marie-Anne sont dans la même attitude qu'au début du premier acte. Pierre se promène de long en large.

LEGOËZ, regardant la mer, puis les gens.

Un fameux temps ! La mer au large est un peu grise ;
Mais c'est bon pour la pêche, avec deux doigts de brise.

Voyant qu'on se tait, à part.

Allons, j'ai beau parler, personne ne répond.
Cargaison de muets ! Motus dans l'entrepont.

A haute voix.

Ah ! ça, vous avez donc bien peur d'user vos langues,
Vous autres ?

A Pierre.

Toi, tu vas, là, tu roules, tu tangues !

Eh ! bon Dieu ! file-moi du câble à ton bossoir,
Et jette l'ancre, c'est-à-dire viens t'asseoir.

A Janik, qui s'absorbe dans son travail de dentelière.

Et toi, fillette, tu te crèves les prunelles
Sur ton travail. Au moins, chante des ritournelles,
Comme autrefois.

JANIK.

Je n'ai plus le cœur aux chansons.

LEGOËZ.

Mais enfin, tous, à quoi pensez-vous ?

JANIK, timidement.

Nous pensons...

MARIE-ANNE.

Au pauvre diable.

LEGOËZ.

Encor ! C'est donc une gageure !
Vouloir que ce forban, ce gueux...

JANIK.

Puisqu'on te jure
Qu'il était innocent.

LEGOËZ.

Innocent ! C'est trop fort.

MARIE-ANNE.

J'ai raconté la chose à Pierre, et sans effort
Il a compris.

PIERRE.

C'est vrai. La seule destinée
Fut coupable.

JANIK, à son grand-père.

Tu vois !

LEGOËZ, se levant.

Tu n'es qu'une obstinée.

A Marie-Anne qui fait un geste.

Vous aussi. Quant à Pierre, il est trop bon, vraiment.

Coupant la parole à tous, qui veulent insister.

Non, laissez-moi tranquille, avec ce garnement.
Je l'ai chassé, maudit. Il a ce qu'il mérite.
Tant plus on le défend, tant plus cela m'irrite.
Et si vous ne pouvez parler que de cela,
Eh bien ! vous faites mieux de vous taire, voilà !

A son tour il se met à marcher en long et en large, au milieu du silence général ; puis, s'arrêtant soudain.

Bon ! maintenant, c'est moi la barque démarrée
Qui va de long en large au gré de la marée !

Et je viens ! Et je vire !... Ah ! c'est trop bête, aussi !
Peste soit du coquin qui nous met en souci
Quand nous devrions tous avoir le cœur en fête !
Quoi ! L'absent nous arrive, avec fortune faite,
Comme dans ta chanson, hein ! Janik, tu m'entends !
Nous n'aurions plus qu'à rire et prendre du bon temps ;
Lui, boire à ses amours, et nous, à sa vaillance ;
Et nous nous regardons en vrais chiens de faïence.
Dire que c'est sa faute, à ce voleur de nom !
Et l'on veut qu'à présent je lui pardonne... ! Oh ! non !
Et l'espérer, c'est la démence des démences.
Car je prétends...

JANIK.

Tu vois, c'est toi qui recommences.

LEGOËZ.

Eh bien ! J'ai tort. Parlons d'autre chose, en effet.
Tiens, redis-nous plutôt, toi, comment il se fait
Que tu cherchas fortune aux mines du Mexique,
Et que, parti marin, tu nous reviens... cacique ?

PIERRE.

Je voguais sur un bout d'aviron, quand passa
Ce navire anglais.

LEGOËZ.

Hon ! Je n'aime pas bien çà,
Anglais !

PIERRE.

Il m'a sauvé la vie.

LEGOËZ.

Oui, je l'accorde.
N'importe ! Ces Anglais, gens de sac et de corde !

PIERRE.

Enfin, Anglais ou non, ils m'avaient repêché.
C'étaient des chercheurs d'or. Avec eux j'ai cherché.
Une vie à mon gré, vaillante, aventureuse,
Libre surtout. Je n'en sais pas de plus heureuse.
Un pays ! Du nouveau partout, à chaque pas !
Et des rochers ! Un sol...

LEGOËZ.

Il ne me plairait pas.
Des rochers ! Des rochers ! Se peut-il qu'on préfère
Des rochers

Montrant la mer.

à ça ?

PIERRE.

Mais...

LEGOËZ.

L'eau, voilà mon affaire.
Et tes montagnes, peuh !

PIERRE.

Avec des mines d'or.

MARIE-ANNE.

C'est là que vous avez découvert le trésor ?

PIERRE.

Oh ! découvert ! Après quatre ans de dure peine.

MARIE-ANNE.

N'empêche ! Trente sacs pleins d'or, c'est une aubaine.
N'est-ce pas. Janik ?

JANIK, *d'un air indifférent.*

Oui.

LEGOËZ.

Sans doute ; mais aussi,
Les gagner en fouillant sous la terre, merci !
Sale métier !

PIERRE.

On n'est pas toujours sous la terre.
On vit moins en mineur, là-bas, qu'en militaire.
Chasse, bataille, course à travers monts et vaux !

LEGOËZ.

Ça t'amuse donc, toi, de monter des chevaux ?

PIERRE.

Mais oui.

LEGOËZ.

Moi, j'aimais mieux chevaucher sur les vagues.

PIERRE.

Chacun son goût, grand-père, et le mien...

LEGOËZ.

Tu divagues.
On ne compare pas le sol avec le flot,
Et jamais cavalier ne valut matelot.

PIERRE.

Je ne dis pas; mais quand vous verrez cette terre,
Son beau ciel, la prairie immense et solitaire,
Et les vierges forêts qui descendent des monts,
Et l'air libre qu'on y respire à pleins poumons,
Et l'espace sans borne ouvert devant la marche,
Quand vous y règnerez comme un roi patriarche,
Peut-être cependant trouverez-vous aussi
Qu'on y peut vivre à l'aise, et même mieux qu'ici.

LEGOËZ.

Mieux qu'ici!... Tu l'entends, Janik ?

JANIK.

J'entends, grand-père.

LEGOËZ, à Pierre.

Et tu veux nous mener là-bas ?

PIERRE.

Mais, je l'espère.

LEGOËZ.

Diable! A cet espoir-là je n'avais point songé.

PIERRE.

Le voyage...?

LEGOËZ.

Oh ! cela n'est rien. J'ai voyagé.
Tu penses bien qu'après trente ans de cabotage,
Ce bout de traversée, et même davantage,
Ne me fait pas peur. Mais...

PIERRE.

Quoi?

LEGOËZ.

Ton diantre de coin,
Est-ce que c'est tout près de la mer?

PIERRE.

Non.

LEGOËZ.

Bien loin?

PIERRE.

Vingt jours.

LEGOËZ.

Oh! oh! Plus loin qu'aucun bourg de Bretagne.
Alors, même du plus fin haut de la montagne,
On ne la voit pas?

PIERRE.

Qui?

LEGOËZ.

La mer.

PIERRE.

Non.

LEGOËZ.

Triste endroit!
Hein, Janik?

JANIK.

Certe.

LEGOËZ.

Et quand il vente du noroit,
Et que le plein du flot vient des côtes anglaises.
On ne l'entend jamais saborder les falaises?

PIERRE.

Mais non.

LEGOËZ.

Et quand, avec ses pavillons flottants,
Rentre au port un bateau parti depuis longtemps,
On ne va pas au quai tout en joyeux tapage
Voir si l'on reconnaît son gas dans l'équipage?

PIERRE.

Non, bien sûr.

JANIK, *regardant le ciel et comme se parlant à elle-même.*

Et, le soir, quand le soleil descend,
Où donc te mires-tu, beau nuage, en passant,
Goëland fatigué qui sur l'onde sommeilles,
Berçant ton ventre d'or et tes ailes vermeilles?

PIERRE, *un peu ironique.*

Mais, cousine, pour vos beaux nuages errants,
Permettez, nous avons de grands fleuves, si grands
Qu'on ne distingue rien de l'une à l'autre rive.

LEGOËZ.

Les fleuves! Oui, je sais. Ça coule à la dérive.
Sans doute, c'est de l'eau; de l'eau qui marche; mais
Elle s'en va toujours et ne revient jamais.
Ce n'est pas comme ici. La marée est fidèle.
Elle a beau s'en aller au diable, on est sûr d'elle.

Au revoir ! Au revoir ! dit-elle en se sauvant.
Car elle parle. Car c'est quelqu'un de vivant.
Et tout ce qu'elle crie, et tout ce qu'elle chante,
La mer, selon qu'elle est d'humeur douce ou méchante !
Et tous les souvenirs des amis d'autrefois,
Dont la voix de ses flots a l'air d'être la voix !
Et les beaux jours vécus sur elle à pleines voiles !
Et les nuits où l'on croit cingler vers les étoiles !
Ah ! mon Pierre, mon gas, tout ça, ce n'est donc rien ?
Maudit soit le pays qui t'a rendu terrien !
Il peut être plein d'or ; je n'en ai pas envie.
Certes, je n'irai pas y terminer ma vie.
Pour moi, tout vent qui vient de terre est mauvais vent.
Un vrai marin, ça meurt sur la mer,

Montrant la fenêtre.

ou devant.

Voyant Pierre attristé et lui parlant d'un air attendri.

Tu veux nous rendre heureux ; et je t'en remercie.
Seulement... Enfin, quoi ! La chose est éclaircie.
Pardon si je t'ai fait de la peine, mon gas ;
Mais ne plus voir la mer, jamais, je ne peux pas.

PIERRE.

Nous en reparlerons,

LEGOËZ.

Soit ! Mais j'ai mon idée.
Caboche de Breton, caboche décidée !
Ah ! quel malheur, que tu ne sois plus bon marin !
Non, regarde ! Janik en a l'air tout chagrin.

Eh! dame, que veux-tu? C'est qu'elle me ressemble.
Renier la mer!

Prenant Pierre par le bras.

Tiens! Allons la voir ensemble.

PIERRE.

Allons!

LEGOËZ, *à Janik.*

Il faudra bien qu'il cède. Ne crains rien.
Janik ne sera pas la femme d'un terrien.

Sortent Legoëz et Pierre.

SCÈNE II

MARIE-ANNE, JANIK.

MARIE-ANNE.

Janik, pourquoi n'as-tu rien dit au cousin Pierre?

JANIK, *soupirant.*

Ah! pourquoi?

MARIE-ANNE.

Cependant, il a joint sa prière

À la nôtre en faveur du pauvre Jacquemin.
Cela valait au moins un serrement de main.

JANIK.

Oui, sans doute. J'ai tort, j'en suis persuadée.
Mais quoi! Je ne peux pas me faire à cette idée:
Aimer l'autre, et paraître aimable à celui-ci.

MARIE-ANNE.

C'est ton cousin. Il est loyal et brave aussi.

JANIK.

J'en conviens.

MARIE-ANNE.

Ce n'est pas horreur qu'il doit te faire;
C'est pitié.

JANIK.

Soit! Mais c'est l'autre que je préfère.

MARIE-ANNE.

Songe qu'étant rivaux ils vont être ennemis.

JANIK.

Rivaux! Comment cela? Moi, je n'ai rien promis

Qu'à Jacquemin. Lui seul il a ma foi jurée.
Lui seul...

MARIE-ANNE.

Pierre a des droits.

JANIK.

O ma mère adorée,
Ne parle pas ainsi, je ne t'aimerais plus.
Pardon! Oui, je comprends tes vœux irrésolus.
Mon Jacquemin n'a rien : cela te rend peureuse.
Pierre est riche : avec lui je serais plus heureuse,
Penses-tu. Ne dis pas que tu peux le penser.
C'est Dieu lui-même qui voulut me fiancer
A Jacquemin. Hier, ô ma mère chérie,
Tu le croyais. Crois-le comme hier, je t'en prie.

En l'embrassant.

MARIE-ANNE.

Hélas! C'est ton désir; mais grand-père a le sien.

SCÈNE III

LES MÊMES, JACQUEMIN.

JACQUEMIN, paraissant à la porte.

Excusez.

MARIE-ANNE.

Vous !

JACQUEMIN, à la fois très humble et très fier.

C'est moi. J'ai vu sortir l'ancien
Avec le gas. Alors... J'étais dans la ruelle,
A guetter. Ils ne m'ont pas vu... Quelle cruelle
Et dure chose, allez, pour un brave garçon,
De sentir des amis croire à sa trahison
Et de ne pas pouvoir leur crier : C'est injuste!
Ah! j'ai connu des jours mauvais dans la flibuste;
Mais pas de plus mauvais, vrai Dieu ! que celui-ci.
Et c'est pourquoi j'ai pris le droit d'entrer ici,
Pour vous demander... Mais, pardonnez-moi si j'ose
Exiger ainsi...

Avec décision.

Bref, leur a-t-on dit la chose?

MARIE-ANNE.

A Pierre, oui.

JACQUEMIN.

Mais l'ancien?

JANIK.

Il n'entend pas raisons.

JACQUEMIN, très ferme.

Je veux qu'on l'en instruise aussi.

JANIK, avec une nuance de reproche.

Nous y faisons
Tous nos efforts. D'ailleurs, plus tôt, plus tard, qu'importe?
Ma parole d'hier, au seuil de cette porte,
Doit vous donner le cœur d'attendre, Jacquemin.

JACQUEMIN, avec effort.

C'est que, je dois vous dire aussi... Je pars demain.

JANIK.

Vous partez! Et pourquoi?

JACQUEMIN.

Parce que... Dame, en somme,
Parce que, simplement, je suis un honnête homme.

JANIK.

Comment après l'aveu...?

JACQUEMIN.

Cet aveu, justement,
J'ai réfléchi. Merci de ce bon mouvement!
On m'accusait à faux, et d'un crime effroyable;
Brave, vous avez eu pitié du pauvre diable;
Alors vous avez dit, pour calmer ma douleur...
Mais si j'en abusais, je serais un voleur.

MARIE-ANNE.

Vous êtes un vaillant garçon.

JANIK.

Mais, voyons, mère,
Il se trompe, il se forge une horrible chimère,
Tu le sais bien. Ce n'est pas vrai. Toi, parle lui.
Ce qu'hier je pensais, je le pense aujourd'hui.

JACQUEMIN, suppliant.

Janik!

JANIK, toujours à sa mère.

Il n'ose pas me croire; mais toi-même
Dis-lui donc qu'il le doit, et que tu veux qu'il m'aime.

Voulant courir à lui.

Jacquemin!

MARIE-ANNE, s'interposant.

Jacquemin, vous avez entendu.

JACQUEMIN.

Oh! pardon! J'ai mal fait de venir. J'aurais dû
M'embarquer, fuir ainsi qu'un passant qu'on oublie.
Car cet amour, Janik, c'est crime et c'est folie.
Écoutez-moi. J'ai peur de vous peinér vraiment.
Je voudrais m'expliquer et je ne sais comment.
Oui, je vous aime, et du plus profond de mon âme;
Mais quoi! Rien que de vous l'avouer, c'est infâme,
Puisque Pierre est vivant, lui, votre fiancé,
Mon ami.

Voyant qu'elle va l'interrompre.

Laissez-moi, puisque j'ai commencé,
Laissez-moi tout vous dire, et quel sort fut le nôtre.
Et comment on s'est pris d'amitié l'un pour l'autre,
A toujours batailler côte à côte tous deux,
Et qu'entre nous, malgré tant de jours hasardeux,
Jamais on ne connut la haine ni l'envie,
Et que l'on a vécu cinq ans de cette vie,
Braves, partageant tout, les biens comme les maux,
Et qu'on s'aimait ainsi que des frères jumeaux,
Et que je ne peux pas... Tenez, je vous fais juge.
Que votre loyauté, Janik, soit mon refuge.
Dites, dites vous-même...

JANIK, éperdue.

Oh! non, non, par pitié!

JACQUEMIN.

Dites, que je ne peux trahir cette amitié,

Que vous m'estimez trop pour m'en croire capable,
Et que si je cédais à notre amour coupable,
Vous me jugeriez lâche et ne m'aimeriez plus.

JANIK, à sa mère.

Mais cet amour, c'est toi presque qui le voulus,
Ma mère; devant toi voici qu'on le réprouve,
Et tu ne réponds rien!

MARIE-ANNE.

Que répondre? Je trouve
Qu'il a raison.

JANIK.

Hélas! Mais je l'aime, pourtant.

JACQUEMIN, essayant d'être calme.

O Janik, j'ai besoin de courage en partant,
Et pour que je sois fort, vous-même soyez forte.
Que ce soit un vaillant souvenir que j'emporte!
Qui sait! Peut-être un jour nous pourrons nous revoir,
Fiers d'avoir bravement rempli notre devoir
En lui sacrifiant un espoir éphémère;
Car vous serez heureuse alors, et...

JANIK, éclatant en sanglots dans les bras de sa mère.

Ho! ma mère!

JACQUEMIN, la voix déjà pleine de larmes.

Janik, ne pleurez pas ainsi.

JANIK, redoublant.

Mon Dieu ! mon Dieu !

JACQUEMIN.

Ma Janik !

Crevant en sanglots à son tour.

Mais moi-même !

S'essuyant brutalement les yeux.

Oh ! non !

Se sauvant comme un fou.

Adieu ! Adieu !

SCÈNE IV

LES MÊMES, PIERRE.

Au moment où Jacquemin va sortir, Pierre arrive et lui barre la porte.

PIERRE.

Eh bien ! Jacquemin !

JANIK.

Lui !

PIERRE.

Quoi donc ? Où vas-tu, frère ?

JACQUEMIN, affolé.

Je m'en vais, je m'en vais, tu vois.

PIERRE.

Reste au contraire.

Reste, je te cherchais.

JACQUEMIN.

Tu me cherchais! Pourquoi?

PIERRE.

Pour te dire : j'ai tort, car j'ai douté de toi.
Mais grand-père à présent connaît toute l'histoire,
Et combien ton mensonge, ami, fut méritoire;
Et tu seras traité par nous tous désormais
Comme mon frère.

JACQUEMIN.

Moi, ton frère! Oh! plus jamais!

PIERRE.

Quoi! Tu refuses?

JACQUEMIN, sombre.

Oui.

PIERRE, voyant tout le monde atterré.

Mais, qu'avez-vous, ma tante?
Et vous? Pourquoi Janik est-elle sanglotante?
Pourquoi vous taisez-vous? Pourquoi cet air navré?

Un grand silence.

JANIK.

Eh bien! puisqu'il le faut, c'est moi qui parlerai.
Je ne veux point garder un secret qui m'opprime.
C'est à vous le cacher qu'il deviendrait un crime.
Mais nous ne sommes pas coupables, non, vraiment,
Car nous n'avons pas cru mal faire en nous aimant.

PIERRE.

Vous vous aimez !

JACQUEMIN.

Grand Dieu !

MARIE-ANNE, à Janik.

Qu'as-tu dit ? Quelle faute !

PIERRE.

Laissez ! Elle a raison de parler à voix haute.
Entre gens comme nous, tout dire est un devoir ;
Et cet amour, j'avais le droit de le savoir.

JANIK.

Mais j'ai le droit aussi de vous faire connaître
Comment à cet amour s'est donné tout mon être,
Et sans que votre cœur en puisse être offensé.
Quand je le vis, ce fut pour moi le fiancé,
L'absent, tel que l'avait rêvé ma longue attente ;
Et plus je l'aimai, plus je vous étais constante.

PIERRE.

Soit ! Mais lui, lui ! Souffrir qu'on l'aime sous mon nom !
Cela, je ne peux pas le lui pardonner, non !

MARIE-ANNE.

C'est par mon imprudence...

JANIK.

Et d'ailleurs, tout de suite,
L'erreur de notre amour, par lui j'en fus instruite.

PIERRE.

Ne le défendez plus. Sa honte s'en accroît.
Ah! c'est de vous aimer qu'il n'avait pas le droit.
Et de cela surtout, Jacquemin, je t'accuse.
Le voilà, le vrai crime, et qui n'a pas d'excuse,
Et que rien n'absout, rien, pas même ton remord.
Quoi! Ton ami, ton vieil ami, tu le crois mort,
Et tu viens, et tu vois sa promise, et tu l'aimes,
Sans respect pour celui que roulent les flots blêmes,
Pauvre être à l'abandon souffleté par le vent!
Quoi! Tu ne t'es pas dit, même : — Et s'il est vivant!
S'il rentre en sa maison, s'il voit la table mise,
S'il exige sa part!... s'il aime sa promise!

JACQUEMIN.

Mais...

PIERRE.

Enfin, quoi! Si nous sommes deux à l'aimer!

JACQUEMIN.

Tu l'aimes?... Pardon!

JANIK, à sa mère.

Dieu! Que va-t-il réclamer?

MARIE-ANNE, la consolant.

Ma Janik!

PIERRE.

Que je l'aime ou non, c'est mon affaire.
Qu'importe, au reste? Car c'est toi qu'elle préfère.
Mais si j'en dois souffrir, n'en prenez pas d'émoi.
Le deuil de mon bonheur ne regarde que moi.

La seule chose ici que je dise et maintienne,
C'est qu'à mon amitié tu fis faillir la tienne,
C'est que, les souvenirs dont nous étions liés,
Ton mauvais cœur les a lâchement oubliés.
Jacquemin. Jacquemin, je t'ai connu si brave !
Et tu t'es conduit là comme un pilleur d'épave,
Et non pas même encor, mais comme un aigrefin,
Comme un voleur, comme un...

JACQUEMIN, éclatant.

Ah ! c'est trop, à la fin
J'étouffe. Je ne peux subir un tel outrage
Je n'ai pas mérité... Là, devant elle !... O rage !
Tiens, sortons ! Battons-nous plutôt ! Égorgeons-nous !

PIERRE.

Soit !

MARIE-ANNE, se jetant entre eux.

Pierre !

JANIK, même jeu.

Jacquemin, je t'en prie à genoux.

MARIE-ANNE, à Pierre.

Je vais vous dire...

JANIK, même jeu.

Moi, Pierre, voici la chose...

JACQUEMIN.

A quoi bon lui parler, vous deux, puisqu'il suppose
Que je suis lâche et traître, oui, moi, son Jacquemin,
Moi qui jadis deux fois l'ai sauvé de ma main,
Moi qui lui dois aussi la vie à trois reprises.
Et c'est moi cependant qu'à ce point tu méprises,

De croire que j'ai pu trahir notre amitié!
Ah! tu ne m'as pas vu, je t'aurais fait pitié,
Quand j'ai compris soudain que naissait dans mon âme
Cet amour, quand j'ai dit à Janik : C'est infâme!
Quand je l'ai de mon cœur arraché sans merci.
Oui, dans l'instant, mon Pierre, où tu rentrais ici,
Par un suprême effort à te rester fidèle,
Bravement, pour jamais, je m'enfuyais loin d'elle;
Et tu n'as pas le droit de m'insulter autant,
Car je suis aimé, j'aime, et je m'en vais pourtant.

SCÈNE V

Les mêmes, LEGOËZ.

LEGOËZ, du seuil, sans voir encore Jacquemin.

Enfin, te voilà donc. Je te trouve, mon Pierre.
Tu me laisses là-bas, le dos contre la pierre,
Au soleil, sous couleur de faire les cent pas,
Et tu cours...

Apercevant Jacquemin.

Ah! pardon. Je ne vous voyais pas.
Vous êtes donc rentré chez nous, vous, mauvais drôle?...
C'est-à-dire, non, non. Pierre m'a dit quel rôle
Le hasard a joué dans tout ce branle-bas,
Et que du reste... Bref, je ne vous en veux pas.

JACQUEMIN, lui prenant la main.

Oh! merci.

LEGOËZ, lui offrant l'autre main.

Vous pouvez, pardieu, prendre la paire.

Réfléchissant brusquement.

Quoique, après tout, me dire ainsi *bonjour, grand-père,*
Quand on n'est pas mon gas, cela ne se fait point.

JANIK.

Mais il ne l'a pas fait.

LEGOËZ.

Mais à brûle-pourpoint.
Eh! je le vois encor, l'autre soir, quand il entre,
En me disant : Bonjour, grand-père!... Mais, que diantre,
Je ne m'y serais pas trompé si tout d'abord
Il ne m'eût dit : Bonjour, grand-père.

JANIK.

C'est trop fort.

LEGOËZ.

Oui donc, c'est fort. Entrer hardiment par ma porte
Et me dire...

JANIK.

C'est toi...

MARIE-ANNE.

Laisse, Janik. Qu'import ?
Il n'en est pas moins vrai que c'est un brave gas,
Allez, grand-père.

JANIK.

Oh! oui, vois-tu.

LEGOËZ.

Mais, j'en fais cas.

MARIE-ANNE.

Et généreux !...

JANIK.

Et bon !...

MARIE-ANNE.

Si vous saviez !..

JANIK.

Écoute !...

LEGOËZ.

Ah ! si vous êtes deux à me larguer l'écoute,
Tenons-nous droit. Les mots vont pleuvoir comme un grain.

JACQUEMIN.

Ma seule qualité, c'est d'être un bon marin.

LEGOËZ.

Ah ! ah ! Ça qui me plaît, mon ami. Mais, au reste,
Je m'en doutais. Son pas d'aplomb, sa voix, son geste,
Sa façon d'être gai quand il parle du flot !...
Cela crève les yeux, qu'il est fin matelot.

JANIK, très vivement.

N'est-ce pas, grand-père ?

LEGOËZ.

Ouais ! Mâtin, quel museau rose !
Est-ce que ?...

Échangeant un regard avec Marie-Anne.

Diable ! Au fond, j'y suis pour quelque chose.

A l'abordage, c'est moi qui les ai lancés.
Comme ils auraient été gentils en fiancés !

A Janik, haut.

Tu lui trouves bon air, hein ?

JANIK, rougissant.

Oui, l'air doux et grave.

LEGOËZ.

Grave... et doux, tu l'as dit, fillette.

A Jacquemin.

Alors, mon brave,
Tu l'aimes, toi, la mer, tu l'aimes ?

JACQUEMIN.

Oui, ma foi !

LEGOËZ.

Ah ! pourquoi mon garçon n'est-il pas comme toi ?
Pourquoi s'est-il là-bas pris d'amour pour la terre ?

A Pierre, qui est resté jusqu'alors immobile et rêveur près de l'âtre.

Que veux-tu, toi, c'est vrai, je ne peux pas me taire;
J'en ai la bouche amère et le cœur gros d'ennui
Que tu sois un terrien.

Montrant Jacquemin.

A la bonne heure, lui !

PIERRE, s'avançant et tres ému.

Ah ! je ne t'en veux pas, de l'aimer. Au contraire.
Aimez-le tous. Je l'aime aussi. Pardonne, frère,
Si je t'ai tout à l'heure outragé sans raison.
Pardonne et reste, ami. Reste en cette maison

Où ton départ ferait répandre trop de larmes.
Restes-y près de moi, ton vieux compagnon d'armes ;
Près du grand-père, dont l'espoir aura fleuri ;
Car Janik n'aura pas un terrien pour mari ;
J'avais des droits sur elle, et je les abandonne.

Montrant Jacquemin.

Le mari qu'elle avait rêvé, je le lui donne.

JACQUEMIN.

Quoi ! Pierre, il se pourrait, vraiment... !

JANIK.

Pierre, oh ! merci !

LEGOËZ.

C'est bien, ça, mon enfant. Je me disais aussi... !

MARIE-ANNE.

Je vais vous expliquer...

LEGOËZ.

J'y vois clair, Marie-Anne.
Mais après çà, je veux que le bon Dieu vous damne
Si la mer vous inspire un propos hasardeux.
On n'espérait qu'un gas. Elle nous en rend deux.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11392-5-8.